

NATHALIE BÉNIGUEL

L'homme silencieux

ROMAN



Nathalie Béniguel

L'homme silencieux

ROMAN

© Nathalie Béniguel, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4019-9

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : iStock, suteishi, image n°1472536314

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

“Writing fiction, creating an imaginary world, is, it seems, rather like remembering what never happened.”

« Ecrire de la fiction, créer un monde imaginaire, c'est, me semble-t-il, comme se souvenir de ce qui n'est jamais arrivé. »

Siri Hustvedt, *Three Emotional Stories*

*“London, London, London is all in you
Why are you denying the truth ?”*

Benjamin Valentine, *London*

1 – Éric

Au plus profond de moi je ressens cette colère ; elle prend si souvent possession de moi, et pourtant je ne la comprends pas.

Avant, ma colère créait de l'euphorie de l'inconscience, j'avais besoin d'hommes pour explorer pour expérimenter pour vivre avec intensité, ils m'épaulaient ils m'aidaient à avancer à la dompter. Antoine, Xavier, Étienne, Raphaël, Thierry, Ben, et tous les autres, il y en a eu tant. Mais surtout, il y a dix ans, il y a eu Éric.

Avant Éric, je les aimais je m'abandonnais à eux je m'apaisais auprès d'eux j'étais heureuse avec eux, j'étais fragile sans eux. Venait toujours le moment où la colère revenait, l'ennui la peur de construire ressurgissaient en moi, grandissaient comme un poison lent, ces hommes ne me suffisaient plus, alors je commençais à détruire, je ne parlais pas je n'expliquais pas, je commençais à chercher un autre homme pour m'apaiser. Je me jetais dans ces bras dans une forme de liberté, c'était dans les bras de ce nouvel homme que j'avais l'impression d'échapper à l'ennui à la peur de construire, que j'avais l'impression de vivre à nouveau dans la légèreté, je le dévorais je le laissais me dévorer, je voulais lui appartenir, comme s'il allait me sauver de moi-même.

Aucun homme jamais ne répondait à ma quête, comment auraient-ils pu ? Je ne savais pas ce que je cherchais dans leurs bras, aucun n'aurait pu combler cette quête insatiable, jamais énoncée, cette quête était muette silencieuse elle occupait chacune de mes pensées et pourtant jamais je n'en parlais, il n'y avait pas de mots pour expliquer cette colère, j'avais la sensation perpétuelle de le dire d'en parler avec eux, et pourtant c'était le silence c'était un brouhaha un magma intérieur étouffant insoutenable, c'était dans leurs bras dans leurs corps dans le sexe que je l'exprimais, je faisais don de mon corps j'avais la sensation que dans cette fusion corporelle ils allaient me comprendre entièrement. Et à chaque fois, ce don était vain, à chaque fois ce nouvel homme ne me suffisait plus, je détruisais, je retrouvais d'autres bras, je reconstruisais, j'étais épuisée par tous ces efforts, construire, détruire, reconstruire.

S'il n'y avait pas ma fille de deux ans, pas mon fils dont je suis enceinte, peut-être qu'aujourd'hui encore je serais déjà dans les bras d'un autre homme.

Peut-être est-ce parce qu'il y en a eu tant d'autres avant que c'est différent aujourd'hui.

Peut-être ai-je choisi Antoine, que nous nous sommes mariés, parce que je savais qu'avec lui je me sentirais protégée, et peut-être alors je ne chercherais plus d'autres bras.

Peut-être est-ce parce que sur ce chemin il y a eu Éric.

Éric qui m'a domptée, rendue indomptable. Éric, hermétique mutique, mon silence a ricoché sur le sien, nos silences se sont aspirés pour ne faire plus qu'un, et je me suis dit, c'est le sens de ma vie, c'est ça que je cherchais depuis toujours, je le ressens enfin, tout le reste a mené à ça, tout le reste était là pour me permettre de vivre ça.

Éric qui revient dans mes pensées.

2 – Sa voix feutrée et pincée

Il y a dix ans, en février 2011, Éric est entré dans la pièce à pas feutrés, c'est le fracas provoqué par son équipe qui nous a annoncé leur arrivée, danse de dandys en costumes sombres, danse de femmes-dandys en robes austères éclatantes, drapées luxueuses cintrées soyeuses, échange de cartes de visite, bonjour bonjour, banquiers d'affaires clichés s'invitant chez nos avocats pour négocier un deal, bombage de torsos, chaussures impeccables bruissant sur la moquette épaisse, talons Louboutin-Chanel-Sergio Rossi-surtout Sergio Rossi, rendus aphones par cette moquette on se croyait à Londres pas de clac-clac-clac de virilité féminine, bientôt je devrais me retourner, lâcher cette tasse de café à laquelle je m'agrippais, cesser de caresser le buffet de mes doigts grignotés par le stress, déguisés sous de faux ongles parfaits manucurés de rouge, mais je ne voulais pas me retourner car tout mon corps vibrait déjà, vacillait déjà, je sentais la présence d'Éric.

La tension sexuelle a été immédiate. Je n'osais pas le regarder. J'écoutais sa voix, d'une tonalité différente, je lui ai toujours dit qu'il avait un léger accent, lui qui est né et a grandi en France, peut-être un mimétisme de ses parents, tous les deux cambodgiens. C'est sa voix qui m'a séduite en premier, tout ce qu'elle contenait d'altérité, cette voix feutrée et pincée, presque murmurée, silencieuse, j'écoutais déjà les silences entre les mots entre les phrases, plus longs que les silences des phrases qui m'entouraient d'habitude, dans ces silences j'entendais des ruisseaux de forêt, le clapotis des vagues sur les plages bretonnes, j'entendais le Cambodge, l'exil, j'entendais le mystère. Ce silence m'a envahie, a inondé mon corps de frissons, parcouru mon cuir chevelu de légers picotements, et je me suis laissé submerger par le fantasme immédiat de sa voix, de son corps, de son histoire personnelle.

Lorsqu'il est venu me serrer la main, j'ai relevé la tête et j'ai posé mon regard sur le sien, sur ses yeux aux iris marron, sertis d'un blanc-ocre, mon cœur s'est mis à battre, j'ai dû rire nerveusement, il a laissé traîner sa main dans la mienne une seconde de trop, nous avons compris. Il s'est animé, ses yeux sont devenus profonds et assurés, son regard semblait vouloir me percer. Il m'a posé une question. J'ai mis quelques secondes à comprendre, j'étais ailleurs, troublée. Quel était son parfum ? Je regardais ses mains, son costume, ses hanches si fines

et sensuelles, sa façon de bouger, sa posture un peu raide, droite, avec un léger mouvement de balancier. Nous nous sommes regardés quelques instants, à nouveau, c'était comme si nous prenions un temps pour décrypter assimiler apprendre nos visages, nos yeux surtout, nous essayions de lire à travers l'autre tout ce qui s'exprimait déjà dans le silence. Éric avait quelque chose d'aérien, de princier. Il avait un côté mutique, comme s'il restait extérieur aux autres, dans son monde, mais dans une douce assurance. Son corps était sec, fin, à la fois féminin et masculin, ses cheveux noirs, sa peau mate.

Je suis allée m'asseoir, mes jambes me portaient à peine. Le ballet de banquiers et d'avocats a repris, chaises musicales informelles pour respecter une forme de protocole, les plus seniors au centre, Éric et moi de biais, assis face à face, regarder son sexe se dessiner sous les plis de son costume, croisement-décroisement de mes jambes incessant, je me suis sentie ailleurs, comme si je m'élevais au-dessus de moi-même, hors-sol, différente des autres, l'immensité s'ouvrait en moi, la promesse d'un extraordinaire. Mon corps et mes pensées semblaient dissociés, mes yeux se perdaient dans la contemplation des murs tapissés taupe, ou plutôt s'y accrochaient, comme pour ne pas défaillir. Je caressais du bout de mes escarpins la moquette épaisse, sous cette table de banquet, en bois massif et clair, autour de laquelle se tenaient ces négociations interminables, Éric côté vendeur, moi côté acheteur, jamais de banquet ici, peut-être du sexe, déjà mes pensées réempruntaient ce chemin, je me sentais coincée entre la table, ma chaise et le buffet derrière moi, bloquée dans cet espace confiné, où nous discutons, négocions, déjeunions, puis dînions, et oublierions de dormir, ces journées étaient toujours interminables, comme s'il fallait que nous sentions le jour suivant arriver pour qu'enfin les deux parties se mettent d'accord sur un deal.

Éric ne montrait rien, il échangeait parfois avec moi un regard, lorsque mes yeux n'avaient pas réussi à fuir, son regard me transperçait. Je ne lui ai pas dit au revoir, j'ai fui, couru dans les escaliers, à quatre heures du matin personne pour me rattraper, me dire qu'est-ce que tu fais Alice pourquoi tu cours ? À quatre heures du matin je pouvais m'enfuir, courir pieds nus, mes talons dans une main, perdre haleine dans les rues, j'avais besoin de sentir l'air froid contre ma peau, de laisser la tension sexuelle, la tension de la journée, s'évacuer doucement de mon corps, ralentir progressivement ma foulée, enfiler mes ballerines, puis marcher. C'était mon rituel depuis longtemps, rentrer à pied de nuit, après ces journées interminables. J'y puisais des forces, je me ressourçais dans cette

marche. J'avais l'habitude de ne plus dormir. Je ne courais plus après ces heures perdues, elles m'étaient même devenues vitales.

Le ciel était dégagé, je m'enivrais du froid sur ma peau, je regardais les immeubles haussmanniens, je parcourais les rues de mon quartier, avenue de Friedland, rue Daru, boulevard de Courcelles, je passais devant mes repères nocturnes, salle Pleyel, Mariage Frères, la boulangerie dont les lumières perçaient déjà à travers les stores, j'arrivais avenue de Wagram, j'avais besoin de m'asseoir sur un banc, de regarder dans le vide, de parcourir le relief de la lune, de chercher partout du réconfort, de la poésie, de la magie, presque une confirmation que cette route que je prenais était la bonne.

3 – Le vent d’autan

La colère a toujours été là. Je l’ai découverte à la naissance de ma fille.

Avant je travaillais jour et nuit, en fusions-acquisitions en finance, j’avais de l’ambition, beaucoup, pour ne jamais revenir en arrière, je parcourais inlassablement les rues de mon quartier, le 16^{ème}-17^{ème}-8^{ème} à Paris, pour ne jamais avoir de répit pour ne jamais être immobile pour ne jamais affronter le réel, je sortais je buvais pour oublier que ma vie n’avait pas trouvé son sens, pour ne pas voir la colère.

J’ai vécu avec cette colère plus de trente-cinq ans, même après mon mariage avec Antoine il y a cinq ans. Puis deux ans plus tard nous avons eu une fille, Apolline, j’avais trente-sept ans, et cette colère a commencé à exploser. Maintenant que je suis enceinte de mon fils, je la sens sourdre, c’est un appel, je ne comprends pas cette colère qui m’envahit, qui prend possession de moi.

Devant nous, sur la droite, une petite cité d’immeubles ocre délavé des années soixante-dix, annonçant l’entrée dans Toulouse, c’est cette image du quelconque, presque de tristesse, qui s’imprime en moi, notre voiture emprunte l’avenue qui sera désormais celle menant chez nous, quand nous rentrerons de week-end de vacances. Notre voiture descend cette avenue sans charme à flanc de colline, menant vers le centre-ville, et je cherche le beau, les beaux immeubles toulousains, les belles maisons, je cherche une symétrie à la vie parisienne que nous venons de quitter, à nos immeubles de la Place Victor Hugo de Trocadéro, aux larges avenues et trottoirs, aux silhouettes des habitants de mon ancien quartier, je me redresse dans mon fauteuil, encore engourdie par les six heures quatorze de route d’après le GPS, huit heures trente en réalité en incluant les pauses, les changements de couches, les arrêts pour calmer les cris de notre fille, je me redresse dans l’appréhension de la découverte, je n’ai jamais vu le quartier où nous allons vivre, Antoine a visité la maison seul, pendant que je restais à Paris avec notre fille. Plus bas, sur la gauche, un immeuble très haut, années soixante-dix, assez moche, d’un blanc blafard, percé de dizaines de fenêtres impersonnelles, puis quelques mètres encore, je me dis que nous allons rouler encore de longues minutes, nous éloigner de ces images,